

ELLE SORT SON
TROISIÈME ROMAN

SAPHIA AZZEDDINE BOMBE À NEURONES

Non, Saphia Azzeddine ne se contente pas d'avoir un physique explosif ! Son « *La Mecque-Phuket* » (éd. Léo Scheer) bouscule tous les poncifs sur la banlieue et les jeunes filles arabes. Interview détonnante.

Si Saphia Azzeddine n'existait pas, il faudrait l'inventer. Qui d'autre, aujourd'hui, pourrait écrire un roman aussi libre et irrévérencieux que « *La Mecque-Phuket* » ? Soit l'histoire de Fairouz, une jeune fille de banlieue tiraillée entre la tradition – payer à ses parents un voyage pour La Mecque – et la modernité – s'offrir pour elle seule un voyage sur une plage de Phuket... Fairouz jure, blasphème, se moque de ses parents (même si elle les adore), ridiculise les hypocrites islamistes comme les bourgeoises fashionistas. C'est à la fois drôle, touchant, très cru, incorrect. Un régal. Décidément, Saphia Azzeddine est en train de s'imposer comme un nom qui compte. Son premier roman, très acclamé, « *Confidences à Allah* », a été porté au théâtre avec succès. Elle vient d'adapter en tant que réalisatrice, dans un film à gros budget avec François Cluzet, son deuxième récit, « *Mon père est femme de ménage* ». Celle qui fut autrefois la compagne de Jamel Debbouze ne souhaite plus évoquer cet épisode de sa vie. On la comprend. Avec une telle réussite, elle n'a plus besoin d'être « l'ex » de personne. Rencontre avec une femme aussi indépendante qu'elle est belle. C'est dire...

ELLE. Pourquoi écrire ce livre sur une jeune fille partagée entre tradition et modernité ?

SAPHIA AZZEDDINE. Je faisais un bilan et je me disais que mes parents ont bien fait de me transmettre ma culture plutôt que de me l'imposer. Je n'aurais aucun problème à aller

à La Mecque et ensuite en vacances sur une plage à Phuket. Alors que, pour d'autres filles arabo-musulmanes, c'est plus compliqué : il y a cette culpabilité qui les poursuit, culpabilité face aux parents, à la tradition, face à soi-même. Ce que j'appelle « avoir toujours besoin de prouver qu'on a le cul propre même en sortant du bain »... J'ai eu envie de mettre en scène une jeune fille confrontée à cela et qui décide que se faire du bien compte autant que d'en faire aux autres. Envisager Dieu en lui disant merci plutôt que pardon. Avant d'être un livre sur la banlieue, c'est d'abord un livre sur le fait d'essayer de vivre sans culpabilité. Je crois que cela peut concerner tout le monde.

ELLE. Vous avez raconté l'histoire d'une prostituée, puis celle d'un garçon dont le père était « femme de ménage » et, maintenant, celle de Fairouz. Pourquoi évoquez-vous toujours des destins assez noirs ?

S.A. Ma famille, c'était un peu « La Petite Maison dans la prairie ». J'ai été très heureuse, très aimée, même si on n'avait pas beaucoup d'argent. Alors, raconter ma vie... D'un point de vue romanesque, c'est bien plus intense, plus chargé d'enjeux – plus drôle aussi – de décrire le parcours de Fairouz. Mais je ne trouve pas que ce soient des personnages noirs. Ils sont juste à l'image de la vie, qui est dure, cruelle. Ils n'ont pas d'autre choix que de réfléchir pour s'en sortir. De penser et de panser.

ELLE. Vous avez l'image d'une « beurgeoise ». N'êtes-vous pas très éloignée de la vie de Fairouz ?

S.A. Il faut dissiper un malentendu. Au début, les médias se sont dit : « Elle ne vient pas de banlieue, elle a grandi près de Genève, alors c'est une bourgeoise ! » Pas du tout. Je





viens d'une famille de la petite middle-class, on habitait dans un immeuble modeste à Ferney-Voltaire, en France, à quelques kilomètres de la Suisse, et mes parents étaient couturiers. Certes, ils faisaient des robes pour des princesses arabes de Genève, ce qui m'a amenée à rencontrer des gens très riches, mais, de notre côté, on menait une vie simple, on avait parfois du mal à payer les factures en fin de mois, comme tout le monde. Seulement, les gens ont toujours besoin de mettre des étiquettes. Surtout avec les Arabes. Pour eux, soit on vient d'une banlieue ghetto, soit on vient du Golfe ! Il n'y a pas d'entre-deux.

ELLE. A ce sujet, vous vous en prenez dans votre livre aux clichés qui circulent sur les jeunes femmes arabes.

S.A. A lire les médias, on a l'impression qu'il n'y a que des pétasses ou des femmes voilées. On passe de Zahia à Sakineh, de la prostituée islamique à la martyre islamique, sans jamais évoquer les milliers de jeunes musulmanes qui font des études, qui essaient de trouver un job, et qui n'emmerdent personne... Pourtant, il faudrait parler d'elles, les valoriser, ne pas les laisser se battre seules dans leur coin. Mais on ne s'intéresse qu'aux extrêmes.

ELLE. Vous ne niez pourtant pas qu'il y ait une islamisation croissante ?

S.A. Non, bien sûr. Mais les religieux ne font qu'occuper un terrain laissé vacant. La République a abandonné les banlieues. Si un adolescent a l'impression qu'un islamiste le prend en compte alors que la société se désintéresse de lui, que croyez-vous qu'il arrive ? Le problème est social avant d'être religieux. La démarche des jeunes filles voilées, c'est un peu : « Ah, vous ne voulez pas me voir ? Eh bien je vais vous forcer à me regarder ! »

« Pour la plupart des gens, nous les Arabes, on vient soit d'une banlieue ghetto, soit du Golfe ! »

ELLE. Vous vous moquez avec beaucoup de tendresse de certains travers des familles immigrées : les cancans dans l'immeuble, le fait de s'inviter tout le temps entre voisins... Comment connaissez-vous si bien tout cela ?

S.A. Je suis une vraie éponge. J'ai eu la chance de côtoyer beaucoup de milieux. De plus, j'ai la passion du détail. Et puis j'ai vécu certaines de ces situations dans ma famille. Le fait de devoir toujours rendre les invitations, même quand ça vous barbe. La vénération du neuf, vaisselle, nappes, habits qu'on n'utilise jamais. Toutes ces choses qui traduisent une mentalité de pauvre ou d'ancien pauvre. Une anecdote que je raconte dans le roman m'est arrivée avec mon père. Un jour, à Orly, il a débarqué avec un beau costume, mais il avait un sac en plastique à la main avec toutes ses affaires : pyjama, caleçon, brosse à dents... J'en pleurais de rire : « Mais t'es un vrai plouc, c'est pas possible ! » En même temps, ça m'a touchée à un point...

ELLE. Justement, vous parlez souvent de la honte sociale.

Cette gêne qu'on peut éprouver devant des parents pauvres, hors du coup, même si on les adore...

S.A. Bien sûr. Quand on voit ses parents complètement largués, ça vous tord le cœur. Surtout quand on pense à leur courage, à tout ce qu'ils ont vécu. Mais, encore une fois, ce n'est pas propre aux immigrés : tout le monde peut éprouver ce sentiment, notamment à l'adolescence. J'ai une copine à Genève qui était fille de ministre et qui avait honte de ses parents. La banlieue, dans mes livres, n'est qu'un détail géographique.

ELLE. Votre personnage joue un rôle très positif dans la vie de son frère. En banlieue, la femme est-elle l'avenir de l'homme ?

S.A. Peut-être. C'est dû au fait que les garçons sont élevés comme des petits rois à qui on dit toujours oui. Alors, quand ils sortent, ils se prennent le monde en pleine gueule. Tandis que les filles, elles, ont dû se battre, faire des études, arracher le oui à leurs parents, car on leur a tout interdit. Parfois, je me dis qu'il vaut mieux être une fille. C'est pour ça que je ne suis pas d'accord

avec le discours de Ni putes ni soumises. Il stigmatise trop les garçons. Il les fait passer pour d'abominables bourreaux. Bien sûr, il y a de sinistres abrutis. Mais, au fond, quand ils font leur macho, c'est une façon désespérée de dire : « Je ne veux pas que ma sœur devienne comme moi... »

ELLE. Vous venez d'adapter au cinéma « Mon père est femme de ménage ». Quel effet ça vous a fait ?

S.A. Je l'ai réalisé, mais je ne réalise pas ! Je me suis laissé porter comme dans un rêve. C'est Nathalie Rheims, ma productrice, qui a insisté pour que je l'adapte : j'étais terrorisée. J'espère qu'il plaira au public.

ELLE. Quel est votre mode de vie ?

S.A. Enfermée chez moi ! Je reste énormément à la maison, dans mon petit appartement parisien. C'est vital pour mon équilibre. Le seul endroit où je sors, c'est à la terrasse des cafés, pour regarder les gens passer. J'adore ça.

PROPOS RECUEILLIS PAR PATRICK WILLIAMS